Périodicité : trimestrielle
N° d'agrégation : P916854
Bureau de dépôt : BXL-X

bpost
PB-PP | B-00000
BELGIE(N) BELGIQUE

NUMERO 52

RACONTER SON TRAVAIL SOCIAL

MARC CHAMBEAU

PAUVéRITé
Le trimestriel du Forum -
Bruxelles contre les inégalités

Le Forum réunit une cinquantaine d'organisations actives dans le domaine de la lutte contre l'exclusion sociale en Région bruxelloise. Dialogue avec les professionnels, consultation des personnes vivant la pauvreté, aide à la décision politique et analyse transdisciplinaire. En produisant des recommandations et des solutions, notre objectif est de sensibiliser l'opinion publique et le monde politique aux problèmes de la pauvreté en ville. – www.le-forum.org

Introduction

Noé, travailleur social, accompagne Léa depuis plusieurs années. Un soir, au lieu de remplir les cases du tableau des suivis, il décide de raconter son histoire. Elle n'était vraiment pas bien quand il l'avait rencontrée pour la première fois. Il ne sait plus si c'était Actiris ou un assistant de justice qui l'avait envoyée vers lui. Ou peut-être était-ce Léa qui était venue d'elle-même ? Ce qu'elle voulait, c'est que Noé lui trouve une formation. « Je voudrais faire comme toi, aider les gens ». Les yeux qu'elle n'arrivait pas à garder ouverts parlaient pour elle. Ce n'était pas le moment. Noé le lui avait dit. Elle avait un peu insisté, mais pas trop. Elle était revenue avec la même idée… mais aussi la même tête. Noé lui avait expliqué que c'était sans doute d'abord sa conso qu'il fallait travailler. Il sait pas pourquoi Noé, mais il avait confiance en elle. Faudrait juste prendre le temps.

DE L'HISTOIRE DYNAMIQUE DU TRAVAIL SOCIAL AUX RECADRAGES POLITIQUES ET ADMINISTRATIFS

L'histoire du travail social, ce sont d'abord des actions citoyennes, associatives et militantes qui ont porté les ambitions d'émancipation, de dignité, de justice sociale et d'accès aux droits. L'éducation populaire développée par les syndicats a impulsé l'appropriation d'outils de revendication, d'argumentation et de négociation au sein du monde ouvrier. Le monde associatif s'est emparé des réflexions portées par Paulo Freire. Sa « pédagogie des opprimés », est une démarche de conscientisation et d'émancipation dans laquelle les travailleur·ses sociaux·ales (au sens large) apprennent autant de leurs élèves (les opprimé·es) que réciproquement et vise à permettre aux adultes qui vivent des fragilités à comprendre le contexte dans lequel ils·elles sont pour y agir. L'école de Chicago et ses méthodes de recherche ont aussi ouvert les yeux associatifs en soutenant la participation des femmes, des hommes, des jeunes, des collectifs quant aux solutions à trouver pour résoudre leurs problèmes. Ces valeurs irriguent encore aujourd'hui de nombreux cadres institutionnels, y compris publics. L'article 1 de la loi organique des CPAS et sa référence à la dignité en est un exemple emblématique.

Depuis les années 1990, plusieurs évolutions politiques et administratives ont progressivement modifié le travail social : montée des logiques sécuritaires, responsabilisation individuelle, management par les indicateurs, et aujourd'hui, nouvelles politiques d'austérité. Toutes ces évolutions participent d'un même mouvement : encadrer davantage les pratiques et réduire les marges d'autonomie dans le métier. C'est ce que Charles Taylor nomme "l'éclipse des finalités essentielles"[1] (1992). « La raison technique guidée par l'efficacité et la rentabilité a pris le dessus sur le sens et la finalité profonde des choses… Ces travailleurs et travailleuses sociales décrivent un travail social désormais fragmenté, réduit à une succession de micro-tâches techniques qui mobilisent l'essentiel de leur temps et de leur énergie, et qui font obstacle à la mise en œuvre d'un accompagnement global et individualisé des personnes ».[2]

Face à cette violence sociale qu'on leur demande maintenant de pratiquer et qui leur revient en retour, **soit le·a travailleur·se social·e se résigne, soit il·elle rentre en résistance.**

1/ Taylor, C. (1992). Grandeur et misère de la modernité. Bellarmin.
2/ Vleminckx J. (2026) Face aux impacts de la numérisation, le travail social comme garant d'un lien humanisant. La Revue Nouvelle (2026-4)

RACONTER SON TRAVAIL SOCIAL

La résignation est légitime. Face à ce travail proposé qui n'a plus de sens et qui est aussi violent pour elles·eux et pour les autres qu'ils ont à accompagner, la renonciation est un choix. Il est conséquent le nombre de travailleur·ses sociaux·ales qui tombent en burn-out ou qui changent de job.

D'autres entrent en résistance. **Une résistance qui se concrétisera dans les mots. Les mots lus, les mots parlés et/ou écrits. Les mots écoutés aussi.**

LES MOTS LUS

Les mots lus, ce sont d'abord ceux qu'on retrouve dans des textes fondamentaux pour la cité, au-delà des professions du social. La Déclaration Universelle des Droits Humains[3] dit les droits des gens. La référence a longtemps concerné ces gens du bout du monde qui vivaient dans des dictatures. Cette déclaration devient aujourd'hui une référence chez nous, dans notre pays, notre commune, notre quartier. Là où ces droits humains sont chaque jour plus bafoués. Porter le fondement de son

3/ Déclaration universelle des droits de l'homme 10 décembre 1948.

travail social en référence à cette Déclaration et à ses petites sœurs que sont par exemple la Convention Internationale des Droits de l'Enfant[4] ou la Convention relative aux Droits de la Personne Handicapée[5] renforce la légitimité et la validité des valeurs portées, soutenue par des méthodes de travail.

La Constitution belge est un autre de ces textes forts. Fondement du droit national, elle constitue, a priori, une référence solide, même si, aujourd'hui, on sent, dans l'esprit de certains politiques de plus en plus illibéraux, des velléités fortes de s'en distancier ou de la transformer, au mépris des habitant·es les plus vulnérables.

Directement en lien avec le métier, le Code de déontologie des assistant·tes sociaux·ales et du travail social[6] ou le Manifeste du Travail social[7] expriment avec force ce qui est possible, ce qui ne l'est pas dans le cadre des métiers exercés et soutiennent les valeurs fortes liées à la profession.

Restent, et c'est loin d'être négligeable, les textes organisationnels ou associatifs qui rappellent les cadres de fonctionnement des différents services disponibles pour les publics du travail social. Il a déjà été fait mention de la loi organique des CPAS. La référence aux statuts associatifs ou aux projets institutionnels permet aussi de (se) rappeler que des valeurs fondamentales ont, à un moment, constitué le socle institutionnel philosophiquement fort de l'association et que ces valeurs ont servi de guide aux développements de méthodologies particulières, en concordance avec lesdites valeurs.

6/ CVTS : Code de déontologie des assistants sociaux/des assistantes sociales et du travail social https://comitedevigilance.be/IMG/pdf/2025_code_as_ts.pdf
7/ CVTS : Le Manifeste du Travail Social https://comitedevigilance.be/?Manifeste-du-travail-social

Ces mots lus sont une forme d'héritage : c'est ce que d'autres, passés avant nous, ont pu dire des droits humains, les liens qu'ils ont pu faire avec les métiers du social portés par ces droits et ces valeurs. Une forme d'héritage qui porte bien souvent les professionnel·les, notamment parce qu'ils·elles l'ont reçu et perçu au travers de leurs formations dans les écoles sociales et qu'ils·elles y ont cru·es et s'y sont accroché·es. Le temps passant, les rencontres avec un quotidien aujourd'hui trop souvent délétère et le désenchantement peut surgir. Ces profs ne nous auraient-ils·elles vendu que du rêve ?

Il y a une part d'utopie dans le travail social tel qu'il est porté et enseigné *en chambre* et manque parfois de confrontation au réel. Sans doute que ces textes et ces enseignements ne sont pas tout à fait en prise directe avec les quotidiens chahutés des terrains. Ce que les textes disent, c'est l'indépassable pour inscrire ses pratiques dans un métier respectueux de ses praticien·nes et des publics qui les rencontrent. Ce que les enseignant·es font, c'est tenter les rencontres pour ne pas perdre le fil, continuer à s'intéresser de près à ce réel quotidien parfois désenchanté, mais aussi tracer les lignes de ce qui donne le cadre moral et éthique au métier.[8]

C'est parce que cet ancrage persiste, au moins dans un coin de la tête ou du cœur, que des formes de résistances pourront surgir. Malgré les pièges, malgré les violences politiques, administratives ou institutionnelles, cette résistance fera le choix de poursuivre un travail social qui gardera du sens.

La plupart des travailleur·ses sociaux·ales pratiqueront ce métier discrètement. Et c'est déjà très bien.

8/ Le collectif des formateurs et formatrices en travail social (2024) : Manifeste pour la formation en Travail social. 32-Manifeste-CVTS-pdf-interactif.pdf.

Ce qu'on explore ici, c'est comment ce travail social peut être dit, écrit, transmis, raconté. **Ce qui devrait, c'est le pari, renforcer son ancrage, empêcher qu'il ne soit gommé, soutenir sa validité, sa vivacité, son efficacité, son respect des publics.**

LES MOTS DITS, LES MOTS ÉCRITS

Il y a aujourd'hui un narratif qui se fait entendre. Excluant, stigmatisant, injuste, indigne. Populiste aussi, et peut-être surtout. La force du discours populiste, c'est son simplisme. L'exigence de vérité, la volonté de faire comprendre des réalités vécues ou rencontrées exigent une argumentation complexe. Pleinement légitime évidemment. La complexité ça prend du temps. Ça demande parfois des connaissances scientifiques solides. Que les travailleur·ses sociaux·ales n'ont pas nécessairement. Les auraient-ils, que cela ne suffirait pas forcément pour contrecarrer l'autre discours. Parce que le populisme parle d'abord aux émotions et aux sentiments (C'est encore un jeune qui a cassé ma boîte aux lettres. Si elle veut porter le voile, qu'elle rentre chez elle. La ville est sale, c'est de la faute aux tox, …) et qu'un discours qui parlerait à la tête ne prendrait pas nécessairement le dessus.

Il s'agit pour les travailleur·ses sociaux·ales de faire part de leur expertise (réelle) de terrain, de manière simple, dans un autre narratif. Avec une vigilance essentielle. **La simplicité, ce n'est pas le simplisme. La simplicité, c'est refuser les raccourcis boiteux, c'est le refus de la généralisation d'une situation particulière. C'est, paradoxalement, savoir que derrière ce qui semble une évidence, il y a toujours de la complexité**.

Le travail social a toujours demandé que les choses soient dites. Les compétences de terrain des professionnel·les sont reconnues et nombre de textes relèvent parmi les missions celles de témoigner, de faire re-

monter les observations, d'être propositionnel·les. Cette attente est soit rangée au placard, parce qu'il y a les urgences du quotidien, celles auxquelles on doit d'abord s'atteler sous peine de *mal faire son travail*, soit déléguée à une direction ou un·e chargé·e de com'.

> **Et puis, il y a eu l'arrestation de Léa. Une passe pas trop discrète à l'arrière d'une voiture. Puis l'overdose au cachot du commissariat. La visite des flics au domicile. Edwin, Le gamin qui s'y trouve seul devant un bol de céréales où flotte de la pourriture. Et le placement du gosse.**
>
> **Léa avait raconté ça à Noé. Elle voulait qu'il l'aide à récupérer Edwin. C'était ok. Mais avant la première rencontre avec l'équipe du service où il était placé, elle avait sifflé deux bouteilles de Porto. Noé pouvait utiliser tous les arguments pour prouver que c'était une bonne mère… Il se souviendrait toute sa vie des regards réprobateurs des éducs de l'Aide à la Jeunesse et de l'assistant de justice.**

L'accompagnement, qu'il soit individuel ou collectif est évidemment un des fondements du travail social quotidien. Face à des discours qui travestissent les réalités ou face à des méconnaissances légitimes, raconter les rencontres, raconter les gens rencontrés, raconter le concret du travail social dans son quotidien, dans sa diversité, dans sa créativité est aussi une nécessité. Raconter, c'est dire la complexité du travail, expliquer que la méthode n'est pas technique, que des détours seront nécessaires et que si l'on veut court circuiter ces détours, on risque très clairement de se retrouver devant un mur. « *Tant que ça a du sens, le cadre on s'en fout. Le cadre est élastique. Le cadre, c'est le sac de courses en maille. Les mailles sont serrées, solides mais aussi extensibles.* **Concrètement, cela peut se traduire par un accompagnement qui se concentre**

sur un sujet à côté de l'objet social premier du service social »[9].

Raconter une personnalité particulière, la nécessité d'être inventif pour établir le contact positif, l'idée qui surgit et qui permet au contact d'exister et de prendre son sens. Puis, parce qu'il y a eu cette inventivité, raconter combien le travail a finalement été efficace, combien des éléments se sont mis en place, et combien certaines problématiques ont été atténuées.

Pourquoi prendre ce temps ? Parce qu'il est important de raconter quel·le professionnel·le on est. Parce que, dans une perspective de solidarité professionnelle, il est très certainement intéressant de raconter aux collègues proches ou très lointains, la pratique qui est la mienne. Pour leur ouvrir d'autres perspectives, parfois. Surtout pour qu'ils/elles se rendent compte ne pas être seul·es à élaborer des pratiques humaines, créatives et solidaires. Que le réseau qui continue à travailler le social en références aux valeurs fondamentales existe. Aussi pour faire comprendre aux managers et aux décideur·ses que les pratiques du social décrétées en haut-lieu ne sont pas nécessairement efficaces, mais que le professionnalisme des travailleur·ses sociaux·ales peut (mieux) viser l'efficience. **Raconter, c'est faire communauté et dès lors éviter l'isolement.** C'est très probablement aussi garder le sens fondamental qui permet de prendre plaisir dans son job et éviter le burn-out.

9/ Damhuis L. (2026) Que suppose un travail social émancipateur ? La Revue Nouvelle (2026-4)

Un jour, bien des mois plus tard, Noé était passé par la salle d'attente. Une jeune femme appliquée aidait son gamin à bien tracer les lettres dans son cahier de devoirs. Elle s'était retournée en entendant ses pas. C'était Léa. Léa qui lui souriait de toute ses nouvelles dents que la mutu avait payées pour remplacer les chicots de trop de malbouffe, de came, de violences de ses mecs ou de ses clients.

« Cette fois, c'est le moment… tu me la trouves cette formation ». Il lui avait trouvé cette formation de pédicure. Où elle s'éclatait. *Sa patronne* et les petits vieux et petites vieilles dont elle s'occupait étaient enthousiastes.

LES MOTS ÉCOUTÉS

Raconter *son* travail social, c'est aussi raconter ce que son public a à dire. Ou mieux encore, lui permettre de *dire* lui-même. La volonté managériale, c'est parfois de déposer les gens dans des cases. Le travail social, c'est bien souvent refuser ces cases et permettre la participation dans l'espace public. Le travail social, ce n'est pas seulement mettre en ordre une mutuelle, trouver une formation, obtenir un rendez-vous médical. La participation à la vie sociale est ce qui permettra aux gens de rester (ou de se remettre) debout, de se construire un avenir. Avec la conviction que cette participation des publics vaut pour tous·tes. Même pour celles et ceux qui en semblent les plus éloignés. « Le *bas-seuil* n'est pas qu'une modalité pratique d'accueil. C'est une position politique. **Dans un contexte où l'accès aux droits est de plus en plus conditionné, où l'institution se ferme derrière des formulaires et des critères, mainte-**

nir des portes ouvertes, vraiment ouvertes, est un acte de résistance. […] Ce choix du bas-seuil a des conséquences. Il signifie que nous accueillons la complexité des trajectoires, les fragilités, mais aussi les excès. Nous acceptons le bruit, parfois le chaos, les tensions qui traversent un groupe. Accueillir sans condition, c'est renoncer à un idéal de maîtrise parfaite. Mais c'est ce renoncement qui permet la rencontre.»[10]

RÉINVESTIR LE COLLECTIF

Le travail social, s'il veut se raconter pleinement, doit **réinvestir le collectif. Le collectif des professionnel·les, mais essentiellement les collectifs avec les publics.** C'est parce que les professionnel·les et les publics feront véritablement collectif que la parole de ces publics trouvera à s'exprimer, que leurs paroles pourront trouver sens et porter jusqu'aux interlocuteur·rices potentiel·les, intéressé·es ou à interpeller.

La plupart des ayants-droits qui fréquentent un service social n'imaginent pas aujourd'hui autre chose qu'une réponse à leur demande initiale. Or, la mise en place d'un collectif dans lequel ils·elles seraient intégrés et choisiraient de trouver une place, exige cet autre chose. Parce que prendre la parole n'est pas simple. Communiquer avec d'autres et construire une parole collective n'est pas simple non plus. Les travailleur·ses sociaux·ales doivent sécuriser et accueillir pour qu'un collectif se développe, s'organise. Les locaux institutionnalisés où se déroule le travail social *ordinaire* n'est pas le plus idéal pour ce faire. Pour faire exister un collectif, pour que les participants s'y sentent bien, il sera souvent nécessaire de réinventer des lieux, d'organiser différemment les espaces, d'en investir d'autres, chez des partenaires

10/ Moerman T. Roos S. (2026) Tenir la porte ouverte. Le bas seuil comme pratique politique du travail social. La Revue Nouvelle (2026-4) pp 56-60.

par exemple. La dimension d'accueil sera essentielle. « Accueillir, c'est ouvrir. Les bras, les regards et les possibles. Tant le repli génère la peur et distribue le malheur. **Accueillir, c'est s'ouvrir. À celui et celle d'ici, à celui et celle d'ailleurs. À l'étrange, l'inconnu, l'inédit. Richesse de la différence et du semblable, passeport pour des temps apaisés et un espace démocratique tout simplement vivable** »[11]. Garantir la sécurité sera aussi important. La prise de parole, la rencontre de l'autre différent, la confrontation des idées, la construction de moments collectifs nécessitent le développement d'une confiance, d'abord envers celles·ceux qui accueillent. Une confiance qu'il faudra prendre le temps de mettre en place. Si l'accueil chaleureux en est une base, le travail de long terme sera utile pour maintenir cette ambiance rassurante et sécurisante.

> **Noé décide d'envoyer le récit de Léa aux collègues de l'équipe, à la direction. Et aussi à quelques potes. Très vite il reçoit un cœur en retour. Puis quelques commentaires qui trouvent que c'est une belle histoire. C'est le lendemain que le texte de Giuliana, la slameuse de l'équipe qui raconte une autre histoire pourtant tellement ressemblante tombe dans sa boîte. Puis le directeur qui avait laissé un message sur son répondeur. « Merci. Faut qu'on se parle ! PS : J'ai transmis au CA ».**

COLLECTIVISER ET POLITISER LES PAROLES INDIVIDUELLES

Les narratifs portés par les travailleur·ses sociaux·ales doivent viser la dimension collective pour trouver leur sens. Il s'agira tout d'abord de soutenir les paroles collectives des bénéficiaires. **Permettre aux**

11/ Francis Peduzzi dans le programme 2014-2015 du Channel, scène nationale à Calais.

gens de raconter leurs vécus à d'autres qui pourraient vivre les mêmes réalités, avec toutes les nuances naturellement, c'est déjà passer d'une dimension individuelle à une dimension plus collective. Pour permettre que la somme (non mathématique) des paroles individuelles constitue une parole collective qui pourra être partagée ailleurs, pour ouvrir les yeux sur les réalités vécues, pour tenter de faire comprendre que chaque situation individuelle cache de très nombreuses situations suffisamment similaires, autrement dit pour rendre collective et politique ces paroles individuelles, il y aura un investissement professionnel nécessaire. Cela fait, en effet, partie du métier que de soutenir la création ou la mise en forme d'une parole qui soit collective et qui soit audible aux interlocuteurs. Dans une radicalité certaine, si c'est nécessaire. **Raconter, comme collectiviser, c'est déjà rendre politique.** Permettre aux gens qu'on a tendance à garder dans les marges à retrouver une place de sujets par cette collaboration avec d'autres, par cette construction d'une parole collective et par l'expression de cette parole vers des interlocuteurs, c'est aussi rendre politique. Si donner une place importante à la revendication argumentée est naturellement politique, c'est peut-être cette dimension qui demandera le plus de patience. Parce que la déception sera inévitablement au rendez-vous. C'est la conscience que le trajet sera long, mais qu'il sera fait ensemble, qui permettra au collectif de perdurer. C'est un travail exigeant. Avec la nécessité de garder le sel et le sens du message que les publics veulent faire passer, mais aussi la nécessité de trouver le langage et le ton qui pourront être suffisamment compris par les interlocuteur·rices. Cette traduction des paroles dites en message audible n'est pas nécessairement le plus simple, les receveur·ses des messages sont parfois un peu *bouché·es*.

Il s'agira aussi de collectiviser les prises de paroles des professionnel·les. Au-delà de raconter son travail, ses rencontres, le message de celles et ceux qui se confrontent quotidiennement aux réalités du terrain devra aussi être politique. Or ce discours est aujourd'hui essentiellement por-

té par les associations représentées par les organes d'administration ou les directions. C'est un discours qui est légitime et qui devra le rester. Cependant, la parole du terrain, l'expression qui part du plus près des réalités des gens et des professionnel·les, qui s'encombre peut-être un peu moins des convenances, est aussi importante. Parce que les travailleur·ses sociaux·ales n'ont que trop peu de place pour prendre une parole qui soit véritablement publique. Or, ces paroles peuvent être de véritables coups de poing, tellement significatifs, tellement à fleur de peau, parce que ces émotions du quotidien les secouent et peuvent parfois leur tordre les tripes. Ne nous trompons pas. L'idée n'est pas de laisser le plaidoyer argumenté, structuré et policé aux pontes institutionnels (avec tout le respect qu'ils·elles méritent absolument !) et le discours émotionnel à celles·ceux du terrain. Ce plaidoyer du terrain devra aussi être argumenté et structuré, mais il devra se permettre davantage de sensibilité qui est parlante. Elle peut parfois mobiliser davantage qu'un plaidoyer purement politique, en étant pourtant elle-même profondément politique.

FAIRE ALLIANCES

Pour porter ces paroles et ces plaidoyers, faire alliance semble une idée utile. L'alliance avec des scientifiques qui ont autant à apprendre du terrain que le terrain a à apprendre d'elles·eux, l'alliance avec un monde associatif porteur de la défense des droits fondamentaux, capable de nourrir le discours de références légales utiles, sans nécessairement le rendre juridique. L'alliance avec le monde culturel et socioculturel est un autre incontournable. D'abord parce que les combats pour être reconnus sont assez semblables pour ces deux mondes. Ensuite parce que la volonté culturelle est (ou devrait être) de s'adresser au plus grand nombre et que le travail social peut les aider à soutenir cet objectif. Enfin parce que les outils culturels sont potentiellement porteurs pour

transmettre les messages, de façon radicale parfois, ludique d'autres fois, performancielle aussi, ou clairement artistique. Et que la façon de transmettre un message a toute son importance. La façon de le préparer avec les publics ou entre professionnel·les peut aussi soutenir une dynamique mobilisatrice.

DÉVOYER LES CADRES INSENSÉS

Il y a un management de plus en plus marqué, une volonté administrative d'encadrer les pratiques de travail social et des valeurs qu'on voudrait imposer, mais qui ne correspondent pas aux valeurs fondamentales du travail social. La prise de parole, l'engagement collectif qui associe les publics et les alliances avec le monde culturel ouvrent des perspectives dans lesquelles le travail social ose la créativité, la diversification et l'expérimentation. Il y a quelque chose de festif dans ce dessin que tracent les professionnel·les du social. Une fête, un rien subversive, qui doit davantage s'affirmer, parce qu'elle est aussi résistance aux cadres insensés qui manquent de sens et d'utilité pour les publics. Ces cadres donnent le sentiment de négliger, de stigmatiser, de discriminer, d'exclure. Ils ne correspondent plus aux raisons qui ont amené l'engagement, à ce pourquoi les professionnel·les ont été formé·es. Ils sont insensés parce qu'ils ne procureront pas l'efficience attendue à celles·ceux qui décident. Parce que la société n'aura pas la capacité de garder le vernis qui rend joli sur le désespoir, la colère, la révolte, les conduites à risque, les conduites a-sociales.

SORTIR DES CADRES

Il faudra aussi raconter ce travail qui sort des cadres. Pour expliquer combien il est pertinent, utile, efficace et davantage porté par des valeurs qui permettent aux gens de grandir. Pour donner des idées aux collègues. Pour dire à d'autres collègues qui auraient eu des idées similaires qu'ils· elles ne sont pas seul·es. Sortir des cadres, c'est s'inventer

quotidiennement. C'est bricoler. « **Bricoler, non pas dans le sens du faire *à la va-vite*, mais dans celui du *faire avec*, avec ce qu'on a, avec les moyens du bord, avec les personnes que l'on accompagne** et avec un système qu'il faut sans cesse détourner pour qu'il reste humain».[12]

LES INTERSTICES

Le travail dans les interstices, c'est suffisamment rester dans les cadres, traduire son action dans les termes voulus par le management, mais se laisser aller malgré tout à de la liberté créatrice, de l'inventivité. Rester raccord avec ses propres valeurs institutionnelles, pour donner à son travail l'efficience fondamentale, celle qui servira son public. Travailler dans les interstices, c'est, par exemple, considérer que peler des patates avec une dame qui fréquente l'espace collectif pour la préparation du repas est/remplace l'entretien individuel attendu dans le rapport d'activités. C'est organiser un rendez-vous avec une personne qui a besoin de temps, juste avant un autre rendez-vous avec une autre personne qui les manque très souvent pour libérer 40 minutes quand le management n'en prévoit que 20. Le travail dans les interstices, c'est se donner suffisamment de liberté pour réaliser son travail comme on l'entend, tout en se sentant capable de malgré tout rentrer dans les cases administratives voulues par les règlements.

LE TRAVAIL SOCIAL CLANDESTIN

Quand le travail social devient clandestin, c'est parce qu'il n'arrive plus à se pratiquer, méthodologiquement, éthiquement et déontologiquement. Parce que les cadres qui lui sont imposés contreviennent, parfois

12/ Azray D. (2026) Puzzle fragile. L'art de tenir ensemble. La Revue Nouvelle (2026-4) pp. 61-71.

frontalement, à la volonté d'accompagner vers la dignité, vers l'émancipation, dans une dynamique de justice sociale. Alors les travailleur·ses sociaux·ales cherchent et trouvent des alternatives aux marges voire hors des marges. Juste pour pratiquer leur métier. Pour respecter les gens qu'ils rencontrent dans leur vie professionnelle. Pour tenir les valeurs de leur métier, les valeurs d'une démocratie qui peut se regarder dans le miroir. C'est Aya, assistante sociale en Cpas qui *n'entend pas* la personne en face d'elle expliquer qu'elle fait la plonge dans l'arrière-cuisine d'un resto ce qui lui permet de payer les fournitures scolaires et le voyage scolaire de ses gosses. C'est Nour, qui malgré l'interdiction du CA, autorise Yana à se piquer dans la petite cuisine au fond de la maison. Elle a vu ses bras. Elle voit le temps dehors. Elle se rend compte que si elle se pique entre deux voitures, comme elle le fait trop souvent, ça va être le carnage. C'est Luc et Nora qui décident de permettre à Ahmad, bleu de froid et qui tousse à s'en arracher les poumons, de passer le week-end dans le grenier de l'assoc'. Il y a un canap', des couvertures et ils·elles apporteront pizzas et tartines. Tout en sachant que si le dirlo l'apprend, ce sera la faute grave et la porte. C'est Zoé qui s'est fait virer de sa maison médicale parce qu'elle a foutu le boxon dans la salle d'attente. Et évidemment, elle n'est plus du tout en ordre de mutuelle. C'est la doc' de Justin, l'éduc qui accompagne Zoé, qui va la prendre en charge… et se faire payer par la mutuelle de Justin. Tant qu'elle ne demande pas une prescription de pilules contraceptives, ça devrait passer.

Le travail social clandestin, c'est être à l'extrême limite de la légalité, voire en sortir. C'est surtout, et c'est dans ce cadre que décident de le pratiquer celles et ceux qui vont dans ce sens, rester dans la légalité démocratique portée par les textes fondamentaux (cités plus haut). C'est une illégalité qui permet aux gens de se soigner, de mettre de la nourriture dans les assiettes, d'offrir une Saint-Nicolas à ses enfants. Une illégalité très éloignée de celle pratiquée par les dirigeant·es de ce pays qui, par exemple, refusent de prendre en compte les 17 000 condamna-

tions suite à des refus d'hébergement de demandeur·ses d'asile ou qui ne font rien de la condamnation pour surpopulation dans les prisons, cette surpopulation qui impacte jusqu'à l'innommable les conditions d'incarcération. Alors que les travailleur·ses sociaux·ales entrent dans la clandestinité et dans l'illégalité en mettant en avant la solidarité, l'Etat belge décide d'être illégal par défaut de solidarité.

Même quand le travail social se fait clandestin et qu'il flirte avec une certaine illégalité, des balises perdurent. **La balise essentielle est l'évitement de la pratique solitaire.** Trop d'individualisme peut conduire à des risques éthiques mal mesurés et potentiellement élevés. Le dialogue intersubjectif au sein de son organisation, de ses réseaux formels ou informels ou lors de supervisions collectives restent des nécessités qui semblent éthiquement indépassables.

Un dernier mot sur ce travail social clandestin. Celles et ceux qui le pratiquent sont bien loin d'être des Robins des bois. Le travail social clandestin est violent à pratiquer. La confrontation permanente aux lois, aux règles éthiques, aux regards désapprobateurs de collègues, de supérieur·es, le questionnement permanent sur son propre *bien faire* sont à assumer. Et c'est difficile. Parfois, très difficile. Ces professionnel·les estiment cependant ne pas avoir le choix. Les valeurs personnelles et professionnelles sont la limite.

Raconter le travail social dans les interstices, raconter le travail social clandestin, c'est aussi raconter une résistance. C'est raconter le vrai terrain de tous les jours. Moins minoritaire qu'on ne le pense. C'est raconter à d'autres ce qui se passe là, juste à côté. Parfois pour donner des idées. D'autres fois, pour dire à celles·ceux qui sont dans ces pratiques, qu'ils·elles sont bien loin d'être seul·es. Et que si chacune de leur action doit continuer à être questionnée par rapport à une légitimité, la force d'un collectif, impalpable mais bien présent, porte cette légitimité.

Le texte a circulé. Entre collègues d'abord, puis jusqu'à la direction et au conseil d'administration. Les administrateur·rices ont tenu à faire savoir que s'ils s'étaient engagé·es au sein de l'asbl, c'était pour que des histoires comme celle-ci se passent. Le récit n'a pas changé les procédures. Mais il a remis au centre de la discussion ce que les indicateurs, eux, ne racontent jamais : les chemins empruntés, les hésitations, les liens qui se tissent et les transformations, souvent lentes, qu'accompagnent les travailleur·euses sociaux·les».

Il faut toujours remplir les cases débiles. Raison de plus pour continuer à raconter tout ce qui n'y entre pas ?

Ce texte n'engage que ses auteurs et ne reflète pas nécessairement les positions du Forum – Bruxelles contre les inégalités. Les titres, intertitres et la structure du texte relèvent de choix éditoriaux du Forum – Bruxelles contre les inégalités.

Avec le soutien du CPAS de Saint-Gilles
et de la Commission communautaire française.

Editeur responsable: Nicolas De Kuyssche - Rue Fernand Bernier 40, 1060 Saint-Gilles - 02/600.55.66 - Graphisme: Gaëlle Grisard

Numéro **52**, Automne **2026**.

PRÉSENTATION

L'histoire du travail social, ce sont d'abord des actions citoyennes, associatives et militantes qui ont porté les ambitions d'émancipation, de dignité, de justice sociale et d'accès aux droits. Face à un travail social en perte de sens et de plus en plus violent, tant pour celles et ceux qui le pratiquent que les personnes accompagnées, les mots permettent d'entrer en résistance. Des mots qu'on lit ou qu'on entend, de ceux qu'on dit ou écrit, Marc Chambeau nous propose ici une interprétation aussi singulière qu'universelle de l'écriture en travail social.

L'AUTEUR

Marc Chambeau est travailleur social et enseignant à Cardijn (HELHa). Membre du bureau du Comité de Vigilance en Travail social, pilote du comité de rédaction de la revue en ligne « Travailler le social » et engagé associatif. Auteur de nombreux articles et cartes blanches sur le travail social et socio-culturel. Parfois écrivain aussi.